NOUVELLE-ORLÉANS, 1er JANVIER 1906.

Livraison 1ère. | 10e SÉRIE. | Tome 2.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES TROIS MOIS.

SOMMAIRE.

Procès-verbal.
Madame de Sévigné,
—M. Alcée Fortier.

Jose-Maria de Heredia,
Les Trophées,
—M. Raymond Crussard.

A M. le Docteur John S. Thibaut,
A Mademoiselle,
poésies,
—M. Henri A. Bernard.

Conte de Noël,
—M. E. Grima.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.00 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez l'Imprimeur, EUG. ANTOINE, 434, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 434, RUE DE CHARTRES
1906.

Nouvelle-Orléans, 1er Janvier 1906

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

RENTRÉE.

Séance du 24 Novembre 1905.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents : MM. Charles T. Soniat, Edgar Grima, F. E. Bernard, Clément Jaubert, Ludovic Lafargue, et Bussière Rouen.

Monsieur Véran Dejoux, consul de France, et Madame Dejoux assistent à la réunion.

Beaucoup d'invités assistent aussi à la séance.

A huit heures et demie le Président ouvre la séance et souhaite la bienvenue à l'assistance nombreuse qui a honoré l'Athénée de sa présence; il rappelle en quelques mots bien sentis l'histoire de notre société qui va célébrer, en janvier prochain, le trentième anniversaire de sa fondation — le Président exprime le vœu que l'Athénée poursuivra, bien longtemps encore, sa tâche pour la perpétuation de la langue et des traditions françaises en Louisiane.

Pour la séance de rentrée l'Athénée a voulu réunir quelques amis et leur offrir une soirée littéraire et musicale.

Le programme de la soirée est fort bien rendu par tous ceux et celles qui ont été appelés à y prendre part et de bruyants applaudissements ne leur ont pas été ménagés.

PROGRAMME:

1. Mlle Marie Rouen, solo de Piano,
Valse de Duran.
2. Mlle Marcelle Peyrat, solo de chant,
Madrigal de Chaminade,
Accompagnée par Mlle Bella Peyrat.
3. Mlle Lucie Bouligny, solo de Piano,
"Sous les Bois" de Staub.
4. M. Edgar Grima, à la demande du Président, fait une courte mais intéressante causerie sur Jose Maria de Héredia, membre de l'Académie française et poète distingué, décédé récemment. M. Grima parle aussi de Léonard, poète du siècle dernier.

5. Mlle Jeanne Avégno, solo de chant,
"Pourquoi" de Lakmé,
Accompagnée par Mlle Anita Bouligny.

6. M. Alcée Fortier fait une courte conférence sur Victor Hugo. Le Président, au cours de cet été, a donné dix conférences sur le même sujet à Madison dans le Wisconsin ; il croit être le premier qui ait fait des conférences en français dans cet état où il y beaucoup d'Allemands. Le Président s'occupe ce soir du grand poète plutôt comme homme et fait voir en termes charmants le grand amour de Victor Hugo pour les enfants. Il lit plusieurs vers pris dans "l'Art d'être grand-père," et en fait admirer la beauté et la pensée profonde.

7. Mlle Camille Gibert, solo de chant,
"Portrait de Chaminade,"
Accompagnée par Mlle Anita Bouligny.

8. Mlle Anita Bouligny, solo de Piano,
6me Rapsodie de Liszt.

M. Dejoux prend ensuite la parole et dit combien il est heureux d'assister à la séance de rentrée de l'Athénée ; il promet, dès qu'il le pourra, de collaborer à l'œuvre de l'Athénée. Il a été très flatté de l'accueil cordial dont il a été l'objet à la Nouvelle-Orléans qui s'adressait peut-être d'abord au Consul de France, mais bien certainement ensuite à sa personne.

Il annonce qu'il aura bientôt l'honneur de pré-

senter à l'Athénée un portrait de M. Jusserand, ambassadeur de France à Washington.

Le Président remercie le consul des bonnes paroles prononcées à l'égard de l'Athénée.

Après la séance qui s'est terminée à dix heures, l'Athénée offre des rafraichissements à ses invités.

Madame de Sévigné.

Le XVIIe siècle a produit de grands écrivains dans tous les genres, mais aucun ne nous intéresse plus que la tout aimable amie de Mme de La Fayette, la gracieuse et spirituelle marquise, celle qui fut inspirée par l'amour maternel, et dont les admirables lettres sont un des monuments les plus durables de la littérature française. On trouve de tout dans ces causeries vives et animées, on y voit le cœur dévoué d'une mère sans pareille, le tableau le plus complet de la société du XVIIe siècle, de la cour du grand roi, et le récit toujours intéressant et parfois d'une éloquence entraînante, des événements historiques du temps. Saint-Simon, lui-même, n'a pas surpassé Mme de Sévigné pour la vigueur et la finesse du trait en dépeignant les personnages de l'époque, et les lettres de la marquise ont cet avantage sur les mémoires du duc qu'elles sont écrites sans fiel, sans parti pris, au jour le jour, sans penser à la postérité. Ce sont, pour ainsi dire, des photographies des scènes du XVIIe siècle, et comme telles plus exactes dans tous les détails que les grands tableaux des plus illustres

historiens. Les œuvres de ceux-ci ont plus d'ampleur, plus de coloris, mais ne sont que de belles copies des petites photographies de Mme de Sévigné. Etudier les lettres à Bussy, à Pomponne, à M. de Coulanges, à Mme de Grignan, c'est donc étudier l'histoire de la partie la plus intéressante du règne de Louis XIV, c'est vivre avec les grands seigneurs et les grandes dames du temps, c'est comprendre la misère du peuple écrasé par le luxe éblouissant du roi, c'est entendre le chant des rossignols à Livry et aux Rochers, c'est sentir à la poitrine la bise de Provence, c'est voir *faner* en Bretagne, c'est enfin respirer l'air même de l'élégant Hôtel de Carnavalet, en présence de la mère si tendre, de la fille "rêche" et froide, du fils affectueux et léger, du *Bien Bon*, du comte de Grignan, du petit marquis et de la gentille Pauline.

Pour bien apprécier les lettres de Mme de Sévigné il ne faut pas se contenter de les lire dans un *choix* quelconque, où l'on trouve une centaine des lettres devenues classiques, telles que celles sur la mort de Turenne, le mariage de Mademoiselle, et la mort de Vatel. Il faut prendre l'admirable édition de Monmerqué qui ouvre la *Collection des grands écrivains de la France*, publiée par la maison Hachette. Il faut étudier l'excellente biographie de M. Paul Mesnard, enfin il faut lire non seulement les lettres de la marquise, mais encore les réponses à ces lettres que l'on a pu recueillir. Le chevalier de Perrin, chargé par Mme de Simiane, petite-fille de Mme de Sévigné, de publier une édition des lettres, se permit de faire

quelques changements pour ne pas froisser les susceptibilités de ses contemporains du XVIIIe siècle et pour adoucir certaines expressions. Nous avons maintenant, heureusement, un texte presque parfait des lettres et nous pouvons admirer sans réserve le style si souple, si léger, si franc de Mme de Sévigné. Pas de pruderie chez elle mais aussi rien d'impur, et si les termes nous paraissent parfois un peu forts, ne blâmons pas la femme vertueuse qui les emploie, et rappelons-nous que l'on ne parlait pas, à la fin du XVIIe siècle, comme l'on parle aujourd'hui. Etudions la vie, lisons les lettres de Mme de Sévigné et nous l'aimerons comme l'ont aimée ses contemporains. Nous serons captivés par sa taille élégante, son beau teint, ses cheveux blonds, ses yeux *bigarrés*, comme disait Bussy. Son nez carré n'a pas éloigné une foule d'amoureux et il fallut le dévouement maternel pour tenir à distance les nombreux adorateurs. Aimons la marquise et nous serons les rivaux de Bussy-Rabutin, de Conti, de Turenne et de bien d'autres. Hâtons-nous donc de faire la connaissance de Mme de Sevigné, et voyons si elle recevra mieux nos hommages que ceux des élégants cavaliers qui viennent la voir en costumes de velours tout chamarrés de rubans et l'épée au côté. Nous n'avons guère d'espoir de toucher le cœur de la marquise, ce cœur tout rempli de l'image d'une fille chérie, mais nous aurons toujours le plaisir d'avoir rencontré une femme belle, bonne et spirituelle.

Marie de Rabutin Chantal naquit à Paris le 5

février 1626 ; son père était Celse-Bénigne, baron de Chantal ; sa mère, Marie de Coulanges. La famille de Rabutin à laquelle appartenait le baron de Chantal était très ancienne, et Christophe, père de Celse-Bénigne, se distingua au combat de Fontaine-Française, sous Henri IV. Il épousa Jeanne-Françoise Frémyot, connue sous le nom de Sainte Chantal, et mourut à trente-sept ans, tué par accident à la chasse. Quelques années après sa mort sa veuve, guidée par Saint François de Sales, se retira dans un couvent, laissant à son père le soin d'élever ses trois filles et son fils. On raconte que celui-ci se coucha sur le seuil de la porte pour empêcher sa mère de passer, mais que celle-ci persista dans son projet de fuir le monde. Quoique Sainte Chantal ait ainsi abandonné ses enfants elle paraît leur avoir été très attachée et s'intéressa à leur carrière. Dans ses lettres elle parle souvent de son fils et de la petite fille qu'il laissa. Le père de Mme de Sévigné semble avoir été un homme d'honneur et un cavalier accompli. Malheureusement il vivait à une époque où le duel était une frénésie, et comme son père, il se battit maintes fois. On raconte qu'un jour, peu après son mariage, il se leva de la table sainte pour aller servir de second à Bouteville. Ce fut chez lui que se réfugia le célèbre duelliste après le duel où son second, des Chapelles, tua son adversaire. Chantal se sentit perdu, s'il restait à Paris, et alla combattre les Anglais à l'île de Ré pendant le siège de la Rochelle. C'est là qu'il fut tué à l'âge de trente et un ans. Le seul billet que l'on

ait du père de la célèbre épistolière est celui-ci, qu'il adressa à Schomberg quand il fut fait maréchal de France :

" Monseigneur,
Qualité, barbe noire, familiarité."

Mme de Sévigné explique ainsi ce billet : " Vous entendez bien qu'il voulait dire qu'il avait été fait maréchal de France, parce qu'il avait de la qualité, la barbe noire comme le roi son maître, et qu'il avait de la familiarité avec lui. Il était joli mon père ! " La veuve du baron de Chantal, Marie de Coulanges, ne survécut pas longtemps à son mari, et la petite orpheline fut confiée à son grand-père et à sa grand-mère de Coulanges. Ceux-ci moururent aussi bientôt et un conseil de famille donna la tutelle de l'enfant, alors âgée de dix ans, à son oncle Christophe de Coulanges, abbé de Livry. C'est le *Bien Bon* dont le dévouement à sa pupille fut constant pendant cinquante ans et qui lui donna ces habitudes d'ordre qui lui permirent plus tard de conserver sa fortune pour ses enfants. Mlle de Chantal, comme son amie, Mlle de La Vergne, eut Ménage pour maître, et celui-ci ne fit pas d'exception pour elle, à la règle qu'il semblait s'être imposée, d'être amoureux de toutes ses élèves. La jeune fille reçut aussi des leçons du lourd et docte Chapelain et apprit bien le latin, l'espagnol et l'italien. Nous avons déjà dit qu'elle fréquenta l'Hôtel de Rambouillet, et Somaize lui donne le nom de Sophronie dans son Dictionnaire des Précieuses.

Voici ce que dit Mme de La Fayette de sa beauté dans son portrait, sous le nom d'un inconnu : " Sachez donc, madame, si par hasard vous ne le savez pas, que votre esprit pare et embellit si fort votre personne, qu'il n'y en a point sur la terre d'aussi charmante, lorsque vous êtes animée dans une conversation d'où la contrainte est bannie. Tout ce que vous dites a un tel charme et vous sied si bien, que vos paroles attirent les ris et les grâces autour de vous ; et le brillant de votre esprit donne un si grand éclat à votre teint et à vos yeux, que quoiqu'il semble que l'esprit ne dût toucher que les oreilles, il est pourtant certain que le vôtre éblouit les yeux, et que, quand on vous écoute, on ne voit plus qu'il manque quelque chose à la régularité de vos traits, et l'on vous cède la beauté du monde la plus achevée." Quant au moral, voici ce qu'ajoute Mme de La Fayette : " Votre âme est grande, noble, propre à dispenser des trésors, et incapable de s'abaisser aux soins d'en amasser. Vous êtes sensible à la gloire et à l'ambition, et vous ne l'êtes pas moins aux plaisirs : vous paraissez née pour eux, et il semble qu'ils soient faits pour vous ; votre présence augmente les divertissements, et les divertissements augmentent votre beauté, lorsqu'ils vous environnent. Enfin la joie est l'état véritable de votre âme, et le chagrin vous est plus contraire qu'à qui que ce soit."

Voilà le charmant esprit, la gracieuse femme qui fut donnée à l'âge de dix-huit ans, à un mari indigne d'elle. Le marquis de Sévigné était riche, élégant,

bien fait, cousin du coadjuteur de Retz, et le *Bien Bon* crut trouver en lui un mari digne de sa pupille. Jamais il n'y eut erreur plus grande ; Sévigné était un débauché qui ne sut jamais apprécier sa femme ; il prit part à la guerre de la Fronde du côté de Retz, et finit par se faire tuer par le chevalier d'Albret dans une querelle honteuse. Il n'avait que trente-deux ans et laissait une veuve âgée de vingt-six ans et deux enfants, une fille, née en 1646 et un fils, né en 1648. Mme de Sévigné semble avoir regretté sincèrement son mari et passa presque tout le temps de son deuil aux Rochers, en Bretagne, où elle aimait à se promener dans les belles allées, dans *l'Infinie*, dans la *Solitaire*, et dont les bois avaient "une beauté et une tristesse extraordinaires." A son retour à Paris la jeune veuve se trouva encore entourée d'adorateurs, et on ne saurait trop admirer le tact avec lequel elle sut les éconduire tous sans s'en faire des ennemis. Au premier rang des amoureux se trouve Bussy, ce cousin si spirituel, pour lequel Mme de Sévigné avait de l'amitié et vers lequel elle se sentait attirée par le *Rabutinage*, disait-elle, pour exprimer l'esprit de la famille. Bussy, cependant, se conduisit d'une manière indigne envers sa belle cousine. Irrité de ce que Mme de Sévigné, ou plutôt le *Bien Bon*, lui eût refusé une demande d'argent, il eut l'infamie de mettre le portrait de sa cousine dans son "Histoire Amoureuse des Gaules." Mme de Sévigné fut brouillée pendant longtemps avec ce cousin sans principes, et la lettre par laquelle elle lui accorde son

pardon est si gracieuse qu'on ne peut s'empêcher d'en citer quelques lignes :

" Levez-vous, comte ; je ne veux point vous tuer à terre, ou reprenez votre épée pour recommencer notre combat. Mais il vaut mieux que je vous donne la vie, et que nous vivions en paix. Vous avouerez seulement la chose comme elle s'est passée, c'est tout ce que je veux. Voilà un procédé assez honnête : vous ne me pouvez plus appeler justement une petite brutale.

Adieu, comte, présentement que je vous ai battu, je dirai partout que vous êtes le plus brave homme de France, et je conterai votre combat le jour que je parlerai des combats sidguliers."

Les lettres de Mme de Sévigné à M. de Pomponne lui racontant le procès de Fouquet sont de vraies pages d'histoire et font honneur au cœur et au courage de la marquise qui, comme La Fontaine et Pellisson, resta fidèle au surintendant dans son infortune. Malgré le chagrin qu'elle éprouve du malheur de son ami son esprit enjoué se fait jour, et dans la même lettre où elle parle du procès de Fouquet, elle interrompt son récit pour raconter une historiette plaisante que nous désirons citer ici pour faire voir et le style et le caractère de la marquise :

" Il faut que je vous raconte une petite historiette, qui est très vraie, et qui vous divertira. Le roi se mêle depuis peu de faire des vers ; MM. de Saint-Aignan et Dangeau lui apprennent comme il s'y faut prendre. Il fit l'autre jour un petit madrigal, que

lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin il dit au maréchal de Gramont: ‘ Monsieur le maréchal, je vous prie, lisez ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent. Parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons.’ Le maréchal, après avoir lu, dit au roi: ‘ Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses: il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu.’ Le roi se mit à rire, et lui dit: ‘ N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat?’ ‘ Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom.’ ‘ Oh bien! dit le roi, je suis ravi que m'en ayez parlé si bonnement; c'est moi qui l'ai fait.’ ‘ Ah! Sire, quelle trahison! Que votre Majesté me le rende; je l'ai lu brusquement.’ ‘ Non, monsieur le maréchal; les premiers sentiments sont toujours les plus naturels.’ Le roi a fort ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrais qui le roi en fît là-dessus, et qu'il jugeât par là combien il est loin de connaître jamais la vérité.”

Parlons maintenant des enfants de Mme de Sévigné et commençons par *la plus jolie fille de France*, celle que sa mère a tellement adorée qu'Arnauld d'Andilly lui disait “ qu'elle était une joli païenne, qu'elle faisait de sa fille une idole dans son cœur, et que cette sorte d'idolâtrie, quoiqu'elle la crût moins criminelle qu'une autre, était aussi dangereuse.”

Mlle de Sévigné était instruite, mais étudia peut-être trop Descartes et fut trop philosophe dans bien des occasions où nous eussions préféré lui voir un peu plus d'émotion. Elle était très belle et fut beaucoup admirée lorsqu'elle parut à la cour à l'âge de seize ans. Elle dansa dans les ballet du roi, Benserade et La Fontaine écrivirent des vers pour elle, et à l'Hôtel Guénégaud elle eut toute une cour autour d'elle. Cependant, au grand étonnement de Mme de Sévigné, sa fille ne se mariait pas, quoiqu'elle eût déjà vingt-trois ans; nous devons croire que le caractère trop indifférent de la belle demoiselle rebutait les prétendants. Enfin le mari attendu si longtemps se présenta, il était "non pas le plus joli garçon, mais un des plus honnêtes hommes du royaume." C'était François Adhémar, comte de Grignan. Il avait près de quarante ans, avait été déjà deux fois veuf, et Mlle de Sévigné disait qu'on pouvait dire de lui ce que l'on avait dit de Pellisson; "Qu'il abusait de la permission qu'ont les hommes d'être laids." C'était toutefois un galant homme, il avait un grand nom, un beau château en Provence, et comme lieutenant-général du duc de Vendôme, il agit comme gouverneur de cette province. Il fut un bon mari, un gendre parfait, et Mme de Sévigné l'aima toujours beaucoup. Elle garda quelque temps sa fille près d'elle, mais en 1671 il fallut se séparer, et c'est alors que commence cette correspondance si volumineuse et si intéressante avec Mme de Grignan. La séparation fut un chagrin immense pour la tendre mère, et même la présence

de la pauvre petite Marie-Blanche, enfant de sa fille chérie, ne pouvait consoler Mme de Sévigné.

Faisons maintenant la connaissance du fils de la marquise, le sympathique Charles de Sévigné. Il avait beaucoup plus du caractère de sa mère que Mme de Grignan; il était gai, spirituel, et surtout essentiellement bon. Jamais il ne se plaignit de la préférence marquée que témoignait Mme de Sévigné à sa fille et il fut toujours un fils affectueux et dévoué. Sa jeunesse fut légère et "l'argent fondait dans sa main." Il fut plusieurs années guidon dans les "Gendarmes-Dauphin," puis sous-lieutenant commandant le régiment et fit preuve d'une grande valeur. Il n'aimait, cependant, ni la guerre ni la cour, finit par vendre sa charge et se retira aux Rochers, en Bretagne, où il fut très populaire parmi la noblesse. Il se maria en 1684 avec une riche héritière, Mlle de Mauron, et mena une vie heureuse, sans ambition et consacrée à l'étude et à la religion. Nous aurons encore l'occasion de revoir Mme de Sévigné chez son fils, prenons maintenant congé de lui en disant qu'il nous a plu bien mieux que sa sœur, la grande dame. On ne saurait trop admirer le désintéressement, le charmant caractère de Charles de Sévigné, et nous pourrions presque en vouloir à sa mère de lui avoir préféré Mme de Grignan, si cet amour excessif, peut-être, ne nous avait procuré les admirables lettres de la marquise.

Mme de Grignan était *Reine de Provence*, et remplissait bien ce rôle. Elle avait de la dignité dans les

manières, mais pas assez de grâce et faisait de grandes dépenses ainsi que son mari. "Ils étaient seuls dans leur château," dit Mme de Sévigné, quand "ils n'étaient que cent." Ce fut en 1672 que la marquise vit pour la première fois le manoir de son gendre; elle demeura quatorze mois en Provence et, chose étrange, nous devons conclure par les lettres de Mme de Sévigné que, quand elles étaient ensemble, la mère et la fille ne s'accordaient pas parfaitement. Cet amour maternel était-il trop absorbant, trop exigeant, ou Mme de Grignan était-elle trop peu affectueuse? Nous pouvons croire que la dernière hypothèse est la vraie, mais il faut, cependant, reconnaître que la comtesse devait aimer sa mère, autant qu'il était en sa nature d'aimer, pour qu'elle eût conservé si précieusement les innombrables lettres de Mme de Sévigné, et pour qu'elle y eût répondu, comme elle semble l'avoir fait régulièrement, malgré ses occupations de *Reine*. Quant à M. de Grignan, il administra si bien sa province que le roi dit de lui un jour: "Je suis content de Grignan," éloge qui combla d'aise Mme de Sévigné.

Pendant que la marquise était séparée de sa fille, quels étaient les amis qui tâchaient de la consoler de l'absence de Mme de Grignan? D'abord, Mme de La Fayette et La Rochefoucauld, les deux meilleurs, d'Hacqueville, *les d'Hacquevilles*, ensuite le petit Coulanges, cousin et ami d'enfance, homme d'esprit et amusant, dont les lettres, ainsi que celles de sa femme, sont très intéressantes. C'est au petit Cou-

langes que Mme de Sévigné écrivit la fameuse lettre sur le mariage de Mademoiselle, la *lettre du cheval*, et la *lettre de la prairie*. Nous ne voulons répéter ici les nombreux adjectifs par lesquels la marquise exprime son étonnement de la résolution extraordinaire de la cousine germaine du roi d'épouser un simple seigneur de la cour, mais il nous semble que rien ne peut donner une meilleure idée du style badin, léger et gracieux de Mme de Sévigné que la lettre où l'on voit *faner:*

"Aux Rochers, le 22 juillet 1671.

Ce mot sur la semaine est par-dessus le marché de vous écrire seulement tous les quinze jours, et pour vous donner avis, mon cher cousin, que vous aurez bientôt l'honneur de voir Picard, et comme il est frère du laquais de madame de Coulanges, je suis bien aise de vous rendre compte de mon procédé. Vous savez que madame la duchesse de Chaulnes est à Vitré; elle y attend le duc, son mari, dans dix ou douze jours, avec les états de Bretagne: vous croyez que j'extravague; elle attend donc son mari avec tout les états, et, en attendant, elle est à Vitré toute seule, mourant d'ennui. Vous ne comprenez pas que cela puisse jamais revenir à Picard. Elle meurt donc d'ennui, je suis sa seule consolation, et vous croyez bien que je l'emporte d'une grande hauteur sur Mademoiselle de Kerbone et de Kerqueoison. Voici un grand circuit, mais pourtant nous arriverons au but. Comme je suis donc sa seule consolation; après

l'avoir été voir, elle viendra ici, et je veux qu'elle trouve mon parterre net et mes allées nettes, ces grandes allées que vous aimez. Vous ne comprenez pas encore où cela peut aller ; voici une autre petite proposition incidente ; vous savez qu'on fait les foins ; je n'avais pas d'ouvriers ; j'envoie dans cette prairie que les poètes ont célébrée, prendre tous ceux qui travaillaient, pour venir nettoyer ici (vous n'y voyez encore goutte) ; et, en leur place, j'envoie tous mes gens faner. Savez-vous ce que c'est faner? Il faut que je vous l'explique : faner est la plus jolie chose du monde : c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie ; dès qu'on en sait tant on sait faner. Tous mes gens y allèrent gaiement ; le seul Picard me vint dire qu'il n'irait pas, qu'il n'était pas entré à mon service pour cela, que ce n'était pas son métier, et qu'il aimait mieux s'en aller à Paris. Ma foi, la colère m'a monté à la tête ; je songeai que c'était la centième sottise qu'il m'avait faite, qu'il n'avait ni cœur, ni affection ; en un mot, la mesure était comble. Je l'ai pris au mot, et, quoi qu'on m'ait pu dire pour lui, je suis demeurée ferme comme un rocher, et il est parti. C'est une justice de traiter les gens selon leurs bons ou mauvais services. Si vous le revoyez, ne le recevez point, ne le protégez point, ne me blâmez point, et songez que c'est le garçon du monde qui aime le moins à faner, et qui est le plus indigne qu'on le traite bien.

"Voilà l'histoire en peu de mots : pour moi j'aime les relations où l'on ne dit que ce qui est nécessaire,

où l'on ne reprend point les choses de si loin ; enfin, je crois que c'est ici, sans vanité, le modèle des narrations agréables."

Voyez le gracieux badinage dans toute la lettre et l'amusante ironie de la fin.

Parmi les amis de Mme de Sévigné, après le petit Coulanges, nous pouvons encore mentionner le chevalier de Grignan, Corbinelli et surtout le cardinal de Retz, l'ancien chef de la Fronde, homme de goût et ami des lettrés, dont les mémoires sont aussi intéressants que ceux de Saint-Simon, M. et Mme de Guitaut, Mme de Lavardin, dont parle si souvent Mme de La Fayette ; enfin bien d'autres personnes dans le plus grand monde aimaient et estimaient la belle marquise, comme le dit si bien M. Mesnard, à qui nous empruntons tous ces détails : "Elle allait aussi à Saint-Germain, où elle recevait l'accueil le plus flatteur. Chacun s'y empressait de lui parler de sa fille, sachant bien qu'il n'y avait point de politesse qui la touchât davantage. C'étaient M de Montausier, le maréchal de Bellefonds, M. de Charost, M. et Mme de Duras, Madame de Ludres, et *tutti quanti*. C'était aussi Mademoiselle, enfin la reine elle-même, qui lui adressait toutes sortes de questions sur la belle Provençale, et le dauphin qui lui donnait un baiser pour elle." Nous comprenons par la vie que menait Mme de Sevigné à Paris qu'elle pût envoyer à sa fille toutes les nouvelles de la cour et celles de l'Europe, car dit-elle, "je vous donne avec plaisir le dessus de tous les paniers, c'est-à-dire la

fleur de mon esprit, de ma tête, de mes yeux, de ma plume, de mon écritoire ; et puis le reste va comme il peut." C'était surtout pour sa fille qu'elle "laissait trotter sa plume la bride sur le cou." Elle lui parle des livres qu'elle lit, et là nous voyons qu'elle préfère Corneille a Racine et qu'elle aime tout ce qui vient de Port-Royal, surtout Nicole, Arnauld et Pascal. Son jugement littéraire est généralement sain, et elle cite La Fontaine à tout propos. Quant à ses opinions religieuses, elle est sincère sans être bigote et penche même vers le fatalisme. Elle est indulgente pour les défauts d'autrui, et pardonne aisément à ses ennemis, bien plus aisément qu'à ceux de sa fille. Elle est humaine et compatit aux souffrances des petites gens, quoiqu'on l'accuse d'avoir parlé avec trop de légèreté des malheureux roués ou pendus en Bretagne. En ceci il faut la juger selon les idées de l'époque qui fut dure pour les souffrances du peuple, et elle partageait plutôt les idées de Vauban, de Fénelon, que celles de Louvois et n'approuvait pas les cruautés, les exactions si fréquentes en ce temps. Son caractère enjoué la fait souvent envisager les événements sous le côté le moins sombre et les raconter plus gaiement porfois qu'il ne faudrait, mais aussi, comme elle est éloquente quand, à ses yeux, l'occasion le réclame. Après avoir raconté la mort de Turenne avec cette énergique concision que tout le monde connaît, elle ajoute : "On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient le véritable deuil : tous les officiers avaient

pourtant des écharpes de crêpe ; tous les tambours en étaient couverts ; ils ne battaient qu'un coup ; les piques traînantes et les mousquets renversés : mais ces cris de toute une armée ne se peuvent pas représenter sans que l'on soit ému." Il semble réellement qu'on assiste à cette scène de deuil, à cette désolation dans laquelle fut plongée, non seulement l'armée, mais toute la France. Il fallut nommer huit maréchaux pour remplacer le rival de Condé ; on les appelait la *monnaie* de Turenne.

En Bretagne Mme de Sévigné avait de bons amis, le duc de Chaulnes, gouverneur de la province, et sa femme, et la princesse de Tarente. Nous ne pouvons nommer la Bretagne sans penser à l'insurrection si cruellement réprimée et sans citer à ce sujet les lignes suivantes de la marquise : "Nos pauvres Bas-Bretons s'attroupent quarante, cinquante par les champs ; et dès qu'ils voient les soldats, ils se jettent à genoux et disent *mea culpa* ; c'est le seul mot de français qu'ils sachent . . . On ne laisse pas de pendre ces pauvres Bas-Bretons ; ils demandent à boire et du tabac, et qu'on les dépêche."

En 1680 Mme de Sévigné vint habiter l'hôtel Carnavalet à Paris et sa fille vint l'y rejoindre et y demeura huit ans. La marquise, cependant, fut obligée de quitter pendant quelque temps Paris et sa chère fille. Son fils, comme nous l'avons dit, se maria en 1684, et elle alla demeurer quelques mois avec le jeune ménage aux Rochers. La nouvelle marquise plut infiniment, par sa douceur, à sa belle-

mère, et celle-ci fut heureuse du bonheur de son fils. Le bon et aimable marquis de Sévigné mourut en 1713 retiré dans le séminaire de Saint-Magloire, dirigé par Massillon. Il ne laissa pas de postérité. Malgré la faiblesse de son caractère on ne peut guère trouver de figure plus sympathique que celle de Charles de Sévigné.

Quand Mme de Grignan vint retrouver sa mère en 1680 Marie-Blanche, sa fille, ne l'accompagnait pas. La pauvre enfant avait été sacrifiée par ses parents à l'héritier de leur nom et avait été mise au couvent dès son enfance. La grand'mère plaida souvent sa cause, mais en vain, la petit d'Adhémar, comme on appelait Marie-Blanche, ne sortit jamais de son couvent. Pauline, sa sœur, fut plus heureuse, et trouva un galant homme, le marquis de Simiane, qui l'épousa par amour. Les descendants de la fille de Pauline, la marquise de Vence, existent encore aujourd'hui.

Le fils de Mme de Grignan, Louis-Provence, le petit marquis, fut digne d'être le petit-fils de Mme de Sévigné. Il se distingua grandement à la guerre et mourut jeune en 1704. Sa mère ne lui survécut qu'un an, mais son père vécut jusqu'en 1714, très estimé de tous ceux qui le connaissaient. Le nom de Grignan que Mme de Sévigné a immortalisé s'éteignit, mais le beau château de Grignan en Provence sera toujours un lieu de pèlerinage pour tous ceux qui ont lu et admiré les lettres de Mme de Sévigné, car c'est là que mourut la marquise, de la petite vérole,

le 17 avril 1696. Elle avait soixante-dix ans, mais son cœur était resté jeune et ses lettres ne vieilliront jamais. Aussi longtemps que durera la langue française on lira avec un plaisir infini les œuvres d'une femme qui ne croyait écrire qu'à ses amis et à ses enfants, mais qui, en réalité, a été un des plus grands écrivains dont s'honore la France. Une femme charmante, un esprit d'élite, telle fut Mme de Sévigné.

ALCÉE FORTIER.

JOSE-MARIA DE HEREDIA,
Les Trophées.

Le poète José-Maria de Heredia vient de s'éteindre à l'âge de 63 ans au château de Bourdonné entouré d'amis et d'enfants auxquels il laisse le glorieux souvenir d'un grand poète et d'un grand cœur. S'il fut un homme célèbre dont le bagage littéraire pourrait, à la rigueur, recopié par un Chinois, tenir dans une coque de noix, c'est bien celui de José-Maria de Heredia qui accomplit le tour de force d'être connu de tout l'univers littéraire avec un seul volume de vers : " Les Trophées." Mais ausi quel émerveillement, quel prestigieux enchantement à toutes les pages de cet admirable livre. Evocateur incomparable, le poète fait passer à travers le lyrisme de ses vers le souffle puissant et large d'une âme païenne, l'âme antique adoratrice d'Apollon et d'Hélios, et la

lyre du poète devient une cythare. S'il était possible de croire aux vies antérieures, pas de doute que M. José-Maria de Heredia n'ait vécu au temps des centaures et des lapithes dont il nous décrit la fuite échevelée en un sonnet médaille frappé, dirait-on, sur la forge d'Hercule.

FUITE DE CENTAURES.

Ils fuient, ivres de meurtre et de rébellion,
Vers le mont escarpé qui garde leur retraite ;
La peur les précipite, ils sentent la mort prête,
Et flairent dans la nuit une odeur de lion.

Ils franchissent, foulant l'hydre et le stellion,
Ravins, torrents, halliers, sans que rien les arrête ;
Et déjà, sur le ciel, se dresse au loin la crète
De l'Ossa, de d'Olympe ou du noir Pélion.

Parfois, l'un des fuyard, de la farouche harde
Se cabre brusquement, se retourne et regarde,
Et rejoint d'un seul bond le fraternel bétail ;

Car il a vu la lune éblouissante et pleine
Allonger derrière eux, suprême épouvantail,
La gigantesque horreur de l'ombre Herculéenne.

Admirable chantre de la Nature c'est surtout en elle que M. de Heredia a puisé ses inspirations, faites toutes de sensations vives et éclatantes. Chez lui l'art du poète atteint la perfection de la forme dans la recherche du mot juste et de la rime rare, il arrive ainsi à des sonorités de phrases qui à elles seules sont

toute la poésie. Son adresse infaillible est telle qu'elle fait oublier le travail de l'étymologue et du philologue pour nous enthousiasmer sur l'admirable don du poète . . . Que nous importe les phases successives d'une œuvre, et la conception et l'ébauche qui a duré 30 ans si le résultat est si parfait qu'il nous fait croire à la spontanéité du geste divin.

Toute l'âme pensive de la nature se révèle dans ces vers.

SOLEIL COUCHANT.

Les ajoncs éclatants, parure du granit,
Dorent l'âpre sommet que le couchant allume ;
Au loin, brillante encor par sa barre d'écume,
La mer sans fin commence où la terre finit.

A mes pieds c'est la nuit, le silence. Le nid
Se tait, l'homme est rentré sous le chaume qui fume ;
Seul, l'Angélus du soir, ébranlé dans la brume,
A la vaste rumeur de l'Océan s'unit.

Alors, comme du fond d'un abîme, des traînes,
Des landes, des ravins, montent des voix lointaines
De pâtres attardés ramenant le bétail.

L'horizon tout entier s'enveloppe dans l'ombre ;
Et le soleil mourant, sur un ciel riche et sombre,
Ferme les branches d'or de son rouge éventail.

Comme dit M. André Beaunier, " Les poèmes de Heredia sont l'évangile et comme la légende dorée du Panthéisme."

La mythologie le hante, et les allégories gracieuses le tentent et le charment. Il peut être aussi délicat que puissant, et son vers a souvent la grâce antique d'une statuette de Tanagra après nous avoir fait penser quelqu'autre part à la magistrale conception d'un Michel-Ange.

LE CHEVRIER.

O berger, ne suis pas dans cet âpre ravin
Les bonds capricieux de ce bouc indocile ;
Aux pentes du Ménale, où l'été nous exile,
La nuit monte trop vite et ton espoir est vain.

Restons ici, veux-tu? j'ai des figues, du vin,
Nous attendrons le jour en ce sauvage asile.
Mais parle bas. Les Dieux son partout, ô Mrasyle!
Hécate nous regarde avec son œil divin.

Ce trou d'ombre là-bas est l'antre où se retire
Le démon familier des hauts lieux, le Satyre ;
Peut-être il sortira, si nous ne l'effrayons.

Entends-tu le pipeau qui chante sur les lèvres?
C'est lui! Sa double corne accroche les rayons,
Et, vois, au clair de lune il fait danser mes chèvres.

Jose-Maria de Heredia avait du sang espagnol dans les veines, et l'on devine dans son œuvre la nature ardente que lui valut un de ses ancêtres conquérant de l'Amérique en 1532. Naturellement l'âme du poète exalte les âmes sœurs de la sienne, celle des conquistadors et des impérators, la fulgurance de ses visions s'y arrête et nous éblouit.

LES CONQUERANTS.

Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palos de Moguer, routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.

Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines,
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde Occidental.

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré ;

Ou penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.

Le sonnet qui va suivre est un chef-d'œuvre de couleurs et de sonorités, jamais l'épopée n'a atteint ce prestige et cette somptuosité d'allures.

SOIR DE BATAILLE.

Le choc avait été très rude. Les tribuns
Et les centurions, ralliant les cohortes,
Humaient encor dans l'air où vibraient leurs voix fortes
La chaleur du carnage et ses âcres parfums.

D'un œil morne, comptant leurs compagnons défunts ;
Les soldats regardaient, comme des feuilles mortes,
Au loin, tourbillonner les archers de Phaortes ;
Et la sueur coulait de leurs visages bruns.

C'est alors qu'apparut, tout hérissé de flèches,
Rouge du flux vermeil de ses blessures fraîches,
Sous la pourpre flottante et l'airain rutilant,

Au fracas des buccins qui sonnaient leur fanfare,
Superbe, maîtrisant son cheval qui s'effare,
Sur le ciel enflammé, l'Impérator sanglant.

Plus loin la vision de l'Orient et des Tropiques embrasent l'horizon du poète, et dans les soirs limpides des silhouettes harmonieuses s'estompent aux créneaux des hautes tours, les fleurs tombent des chevelures, et le bruit des rames joyeuses nous emmène à sa suite vers l'amour.

Penché sur l'œuvre de M. de Heredia on ne peut que se magnifier l'âme à se représenter cette vie belle, cette vie pure, cette vie sublime qu'il s'est faite à travers l'art immortel et sacré. Lorsqu'il sertissait ces sonnets sur le Moyen Age et la Renaissance, n'était-il pas le compagnon de Popelin, le frère de ce "*vieil orfèvre*," avec lequel il travaillait lorsqu'il écrivit le sonnet qui porte ce titre.

Mieux qu'aucun maître inscrit au livre de maîtrise,
Qu'il ait nom Ruyz, Arphé, Ximeniz, Beceril,
J'ai serti le rubis, la perle et le béryl,
Tordu l'anse d'un vase et martelé sa frise.

Dans l'argent, sur l'émail où le paillon s'irise,
J'ai peint et j'ai sculpté, mettant l'âme en péril,
Au lieu de Christ en croix et du Saint sur le gril,
O honte ! Bacchus ivre ou Danaé surprise.

J'ai de plus d'un estoc damasquiné le fer
Et, pour le vain orgueil de ces œuvres d'Enfer,
Aventuré ma part de l'éternelle vie.

Aussi voyant mon âge incliner vers le soir,
Je veux, ainsi que fit Fray Juan de Ségovie,
Mourir en ciselant dans l'or d'un ostensoir.

Heredia a passé au milieu de nous sans s'arrêter aux sentimentales rêveries qui débilitent les cœurs et les éloignent des pensées héroïques. De par sa volonté fière et noble, il s'est fait l'amant d'une seule chimère, il a vécu son rêve . . . et son rêve ne l'a pas trompé.

RAYMOND CRUSSARD.

(*La Poétique.*)

A. M. le Docteur John S. Thibaut,

DONALDSONVILLE.

Gemma amicorum.

Si j'étais un artiste, et d'un pinceau savant
Sur la toile fixais un portrait ravissant ;
Si j'étais un potier dont le doigt souple, agile
Et grâce et beauté donne à son œuvre d'argile ;
Si j'étais un tribun, au verbe triomphant,
Pour le faible indulgent, mais sévère au méchant ;
Si j'étais un sculpteur dont le ciseau fidèle
Dans le marbre fait vivre une forme immortelle ;
Si j'étais un poete, aux paroles de miel,
Dont la pensée enchante et fait rêver du ciel ;
Ou si j'étais Chopin, doux et tendre génie,

De son âme versant un torrent d'harmonie...
En vous offrant mon œuvre, il me serait bien doux,
Ami, de vous le dire : elle est digne de vous.

A Mademoiselle. ***

Vous m'avez dit un soir d'une façon charmante :
Pourquoi délaissez-vous une fidèle amante?
Poète, prends ta lyre, et que les rimes d'or
Sous tes doigts caressants viennent vibrer encor !...
Ma muse paresseuse à des accents si doux
Va se rendre, et voici ce qu'elle dit de vous :
Vous avez l'âme belle et noble est votre cœur ;
De la Minerve antique on vous croirait la sœur ;
Mais vous avez aussi, car j'aime à vous le dire,
La grâce et la beauté que l'on ne peut décrire.

HENRI A. BERNARD.

CONTE DE NOEL.

Noël approchait et, dans la frêle masure
Dont une lourde neige affaissait la toiture,
La bise de décembre entrait en gémissant,
Perfide, glaciale et mordante, annonçant
Un rude hiver. Au fond de l'âtre froid et sombre,
Il ne restait qu'un peu de cendre et, tel qu'une ombre,
Un vieillard y tenait, debout, les yeux fixés
Comme sur les débris des temps heureux passés.

Le jour venait de naître et par une fissure
Qui laissait au battant une longue blessure,

L'aurore se glissait, pâle sous le ciel gris,
Donnant un teint de brume à ses traits amaigris.
Les rides sur son front disaient toutes ses peines,
Et le long de ses bras nerveux de grosses veines
Traçaient leur ombre.
"Encore un jour," se disait-il,
" Sans bûche à ce foyer, sans pain peut-être ! — Avril
Est bien loin et les jours sont si longs quand il glace !
Il faut, pourtant, il faut que mon bras la remplace,
Celle qui pour nous deux travaillait. — L'autre soir,
Après notre souper de lait et de pain noir,
En lui baisant le front comme j'avais coutume,
Je la sentis brûlante. "Oh! ce n'est rien qu'un rhume,"
Me disait-elle ; " un léger rhume et je serai
Tout-à-fait bien demain, j'en suis sûre, et j'irai
De bonne heure au travail tout comme à l'ordinaire.
Tu le verras, demain, tu le verras, bon père."

" La fièvre la tenait au lit, le lendemain,
Et son mal avait fait un long bout de chemin.
La tête maintenant est prise. Elle délire.
La faiblesse l'emporte et je m'attends au pire."

A ces mots le vieillard poussa d'un bras fiévreux
La porte qui trembla sous cet effort nerveux ;
Et laissant son enfant aux soins d'une voisine,
Il partit pour chercher du travail à l'usine.

La neige tombait fort et couvrait le chemin,
Qu'importe? Il s'en allait, un bâton à la main,
Affolé, grelottant, courbé, n'y pensant guère ;
Ayant devant les yeux son enfant, sa misère.

Il sait qu'à la maison il ne reste plus rien.
Coûte que coûte il faut du pain, il le faut bien !

Pauvre vieillard, tu sens ta force et ton courage
Et crois pouvoir encor travailler à ton âge !
Mais tu ne songes pas que là-bas on a mieux,
Et que les jeunes bras ont remplacé les vieux ;
Qu'ils ont cent bras humains dans un bras de machine
Et qu'on n'a pas besoin de vieillards à l'usine ;
Que les robustes gas, voyant ton dos voûté,
Prendront un air moqueur et diront *à parte*
" Cet homme est fou !"
Non, non ! une telle pensée
Ne saurait, n'est-ce pas, dans ton âme affaissée
Trouver place, et l'espoir qui seul te fait marcher
Te dit : "Voilà du pain, et tu vas le chercher.

Le vieillard cheminait ainsi depuis l'aurore.
Et quand midi sonnait il ne voyait encore
Qu'un long chemin boueux qui tremblait sous ses pas
Et s'allongeait tout droit, devant lui, loin là-bas.
s' C'est là," se disait-il, " qu'est l'usine, sans doute "
Et son bâton pointait tout au bout de la route.

Heureux, il se voyait au moment d'arriver.
Il connaissait le chef ; il irait le trouver,
Mettrait devant ses yeux l'horreur de sa misère
Et toucherait son cœur, s'il a le cœur d'un père.

La neige enfin cessa, le temps devint moins gris.
Le givre qui pendait aux arbres dégarnis
Prenait un teint d'argent sous le soleil d'automne.
Le ciel sembla sourire.

Un bruit sourd, monotone,
Au loin se fait entendre. Il se dresse soudain,
Cambré sur ses jarrets et, posant une main
Au-dessus de ses yeux, en abat-jour formée,
Son cœur bondit de joie. Une épaisse fumée
En spirales montait vers la voûte des cieux.
La haute cheminée était devant ses yeux,
Sentinelle, en relief sur l'horizon de brume,
Se dressant au-dessus du long toit de bitume.

Alors poussant un cri, dans un dernier effort,
Bonheur de naufragé qui touche enfin au port,
Il s'élance et soudain lourdement il s'affaisse.

Et vers le Ciel, tandis que la fumée épaisse
Montait, montait toujours, en montrant le chemin,
Deux âmes s'envolaient en se tenant la main ;
Heureuse l'une, bien qu'en son printemps ravie,
L'autre ayant trop vécu pour regretter la vie.

Et les deux, répondant à leur dernier appel,
Ensemble s'en allaient là-haut fêter Noël.

E. Grima.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans, Décembre 28, 1901.